

Théâtre du soleil : retour sur 50 ans de créations

Depuis un demi-siècle, Ariane Mnouchkine sait surprendre et réinventer son travail avec sa troupe. Retour sur huit des créations du Théâtre du Soleil qui ont aussi marqué l'histoire du théâtre.

Le Monde.fr | 23.04.2014 à 12h22 • Mis à jour le 23.04.2014 à 13h42 | Par Emmanuelle Jardonnet

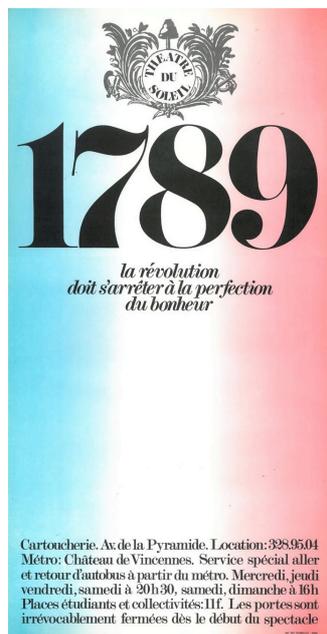
1964-2014 : le Théâtre du Soleil, compagnie de la flamboyante Ariane Mnouchkine, fête cette année ses 50 ans. Depuis un demi-siècle, la chef de troupe à l'autorité incontestée sait **surprendre** et **réinventer** son travail avec des pièces fleuves débordantes de vitalité, grands spectacles de la condition humaine, de ses déchirements et de ses contradictions. Notamment par l'écriture collective et le travail avec sa complice de longue date, la dramaturge Hélène Cixous, qui a écrit plus d'une demi-douzaine de pièces pour la troupe.

>> Lire (en édition abonnés) le récit *De levers de Soleil en levers de rideau, cinquante ans d'« Ariane »*, par Fabienne Darge

À la Cartoucherie de Vincennes, où le « Soleil » a pris ses quartiers sept ans après sa création, la metteuse en scène a trouvé un espace immense, modulable au plus près de l'esprit de chacun de ses spectacles. Les spectateurs y sont depuis conviés en aventuriers : ils savent qu'ils embarquent à chaque fois pour un nouveau voyage au long cours – et s'y préparent, souvent avec bouteille d'eau, coussin ou couverture à portée de main. Retour sur huit des créations ou séries du Théâtre du Soleil qui ont marqué l'histoire du théâtre à travers une plongée dans les archives du *Monde*.

>> Lire aussi (édition abonnés) l'éditorial *Le Théâtre du Soleil, utopie durable et flamboyante*

« 1789 » (1970-1971)

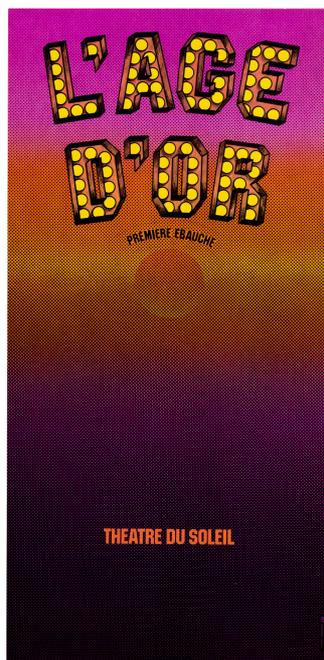


Avec *1789*, qui a été créé à Milan, le Théâtre du Soleil inaugurait sa Cartoucherie en 1970. *1789*, c'est la fuite à Varennes, l'abolition des privilèges, la prise de la Bastille, le 14 juillet, la grande liesse populaire. La troupe inscrivait en sous titre : « *La Révolution doit s'arrêter à la perfection du bonheur* », reprenant à son compte une phrase de Saint-Just. Dans la salle, le public est encerclé par des estrades reliées par des passerelles, harangué par des bateleurs, sollicité par des scènes simultanées. « *La Révolution a quitté la grisaille sournoise des manuels pour se refaire image en mouvement, espoir en marche, élan de masse, joie de foule, jeu forain, cortège, farandole* », écrivait en 1972 Bertrand Poirot-Delpech.

La pièce, qui s'est jouée pendant deux ans, a été un énorme succès et reste une légende. Pour s'en libérer, Ariane Mnouchkine a choisi d'en faire un film, son premier, sorti en 1974, tourné pendant treize jours parmi les spectateurs qui faisaient partie du spectacle.

Avec *1793*, l'année suivante, venait le contrepoint, dans une Cartoucherie transformée en salle de réunion d'une section de sans-culottes en plein débat d'idées, débattant de la mise en place d'une démocratie directe. « *Après l'orgie d'images, l'écoute exigeante. 1789 était aussi spectaculaire et entraînant que peut être l'histoire en train de se vivre. Mais 1793 est aussi secrètement fascinant qu'une idéologie en train de naître* », écrivait encore le futur académicien.

« L'Âge d'or, première ébauche » (1975)

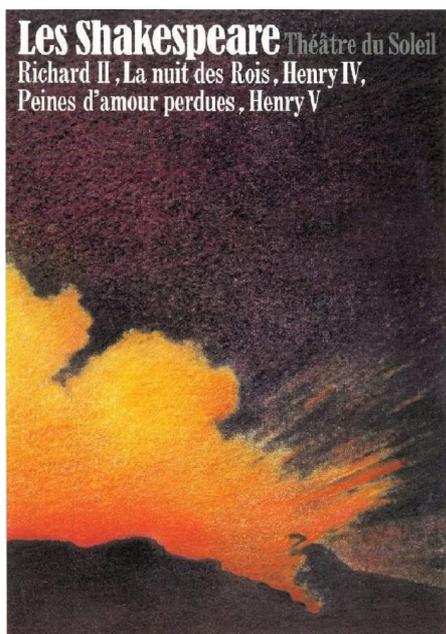


Après 1789, puis 1793, et un an d'interruption, le Théâtre du Soleil donnait à la Cartoucherie une farce féroce. Sur l'estrade apparaissait Arlequin : « *Nous sommes au théâtre, nous sommes en 1720* », « *l'année de la grande peste à Naples* », décrivait Colette Godard. « *Les personnages de la comedia dell'arte racontaient l'histoire immédiate. (...) Leurs gestes, leur langage, les comédiens du Soleil les ont recréés (...). Ils nous en donnent les règles et puis ils nous font quitter le passé, nous emmènent dans le futur* », poursuivait la critique. « *Nous sommes en l'an 2000. Les comédiens du Soleil nous disent les fables d'aujourd'hui, montrent l'éternelle histoire des hiérarchies bien établies, des rapports de force, du profit et du pouvoir* ». L'histoire de ceux qui veulent profiter et de ceux qui cherchent comment on peut vivre autrement », espérant que « *peut-être un jour s'infiltrera ou se précipitera l'âge d'or* ».

Sur scène : un maître auxiliaire, une militante de la condition féminine, un PDG et son adjoint, un architecte, des ouvriers, un contremaître, des enfants qui s'aiment et des enfants qui s'ennuient, des immigrés. Au total cinq histoires inspirées de faits authentiques. Des situations familiales, voire banales, réinventées par un voyage à travers les formes théâtrales : « *farce, guignol, burlesque, film muet, dessin animé, comedia dell'arte* », et offrant un spectacle « *totalement neuf, inattendu [qui] ne reste jamais à l'échelle de l'anecdote, du fait-divers, mais propose un dessin précis, poétique, dépouillé à l'extrême* », détaillait encore Colette Godard. Point de constat amer sur notre époque, mais « *force de vie et de joie mêlées, une porte ouverte sur un futur optimiste* ».

Pour la critique du Monde, le spectacle, « *d'un comique grandiose* », est « *d'une beauté rare* ». Les membres de la troupe, des « *virtuoses et, encore une fois, des poètes* ».

« Les Shakespeare » (1981-1984)



Je veux apprendre comment Shakespeare réussit à tout dire, à raconter l'histoire de l'homme dans l'humanité, dans une société, dans le théâtre et avec les moyens du théâtre. »

À propos des héros shakespeariens, la metteuse en scène évoque la « *force qui parvient à surmonter l'impossible* » : « *Les humains s'arc-boutent contre un ciel menaçant, des astres dont ils ont peur, des éléments qu'ils méconnaissent. Je dirais, même si cela paraît simpliste, qu'ils ont l'orgueil de vivre, qu'ils sont délirants et avides.* »

D'où l'affiche des spectacles, qui représente un volcan : « *C'est la seule image qui convienne.* » Pour *Richard II*, drame épique à la violence irrationnelle, Ariane Mnouchkine transforme les chevaliers du Royaume d'Angleterre en samouraïs de théâtre, empruntant aux codes du nô, du kabuki et du bunraku. Une stylisation qui lui permet, « *par ce rituel inventé* » de faire « *resplendir* » le texte shakespearien, analysait Bernard Dort. À l'opposé, elle adopte les façons du théâtre et du cinéma indiens – « *ces mélodrames ébouriffants coupés de danses, de chants, d'intermèdes comiques* » – pour *La Nuit des rois*, dont l'intrigue est justement « *une suite de déraillements, un amalgame de défis à la raison dans lesquels s'engagent des personnages disjoints, incertains d'eux-mêmes comme le sont les enfants* », écrivait la critique Colette Godard. Les grands Shakespeare du Théâtre du

Soleil ont été joués dans la cour d'honneur à Avignon (*Richard II* et *La Nuit des rois* en 1982, *Henri IV* en 1984), ainsi qu'au Festival des arts des Jeux olympiques de Los Angeles à l'été 1984.

« L'Histoire terrible mais inachevée de Norodom Sihanouk, roi du Cambodge » (1985)

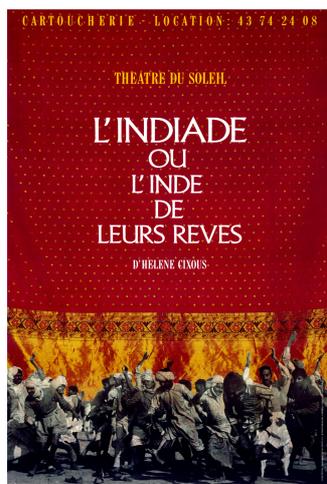


Dans ce spectacle écrit par Héléne Cixous, le personnage de Norodom Sihanouk, alors à la tête du Cambodge depuis 1941 (jusqu'en 2004), apparaît comme « un Arlequin malicieux et retors » qui gagne la sympathie et les rires du public, un « Machiavel ludique, Hamlet en conversation familière avec le fantôme de son père, démagogue bonasse, roi humilié qui survit aux trahisons, au massacre de sa famille, prince acharné à vouloir l'indépendance de son trop petit pays, meneur entraîné dans l'engrenage des mensonges, des dérapages, des échecs, l'engrenage de l'histoire », décrivait alors Colette Godard.

Le spectacle suivait avec un soin pointilleux la chronologie de trente ans d'histoire du Cambodge

dans une mise en scène à la « rigueur étincelante », selon la critique. Chaque scène informait sur une situation, ses mécanismes, ses stratégies. Ariane Mnouchkine prenait le risque de représenter le présent : elle déplaçait sur scène « ce qui se passe en même temps, ou presque, au-dehors », « la violence immédiate et désordonnée de l'histoire, du destin de ceux qui la font, de ceux qui la subissent et qui sont là, vivants ou morts, mais dont l'action pèse encore sur nos existences », analysait la journaliste du Monde, pour qui « la réalité a besoin d'un filtre pour se faire théâtre » : « Ici, l'éloignement géographique en [tenait] lieu. » La représentation se donnait en deux soirées, soit deux fois plus de quatre heures.

« L'Indiade ou l'Inde de leurs rêves » (1987-1988)

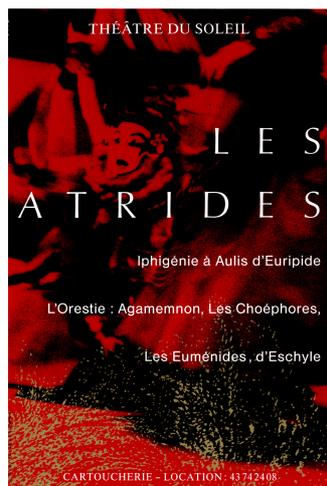


Avec Héléne Cixous, Ariane Mnouchkine avait d'abord imaginé traiter l'histoire indienne depuis l'indépendance, en 1947, jusqu'à l'assassinat d'Indira Gandhi, en 1984. Le spectacle a limité son champ au combat du Mahatma Gandhi, à ses efforts pour que le Pakistan ne soit pas séparé de la terre-mère, à son échec, aux premières conséquences de cet échec.

Avec ce nouveau spectacle, l'Inde est transposée dans la Cartoucherie du Soleil. Pas l'Inde « des rêves exotiques, nostalgiques des temps coloniaux, mais de cette Inde dont rêvaient ceux qui ont lutté pour son indépendance », détaillait à l'époque dans Le Monde Colette Godard. Et le résultat était « absolument ahurissant », selon elle : « Sur un plancher de marbre clair, lavé entre deux scènes par des nuées de domestiques affairés, silencieux, se tiennent des conférences et conciliabules qui décident du sort de l'Inde. » Surgissaient « les personnages qui ont fait l'histoire » comme « les anonymes, ceux qui l'ont vécue ». Une fois de plus, il ne s'agissait « nullement d'une leçon politique », précisait la journaliste : « On connaît la façon d'Ariane Mnouchkine, son art du spectaculaire, son souci de réalisme dans les détails, qui lui

permettent de jouer à plein la poésie d'images fulgurantes, d'un jeu épique fortement stylisé, qui s'appuie sur les codes instinctivement retrouvés des funambules éternels. »

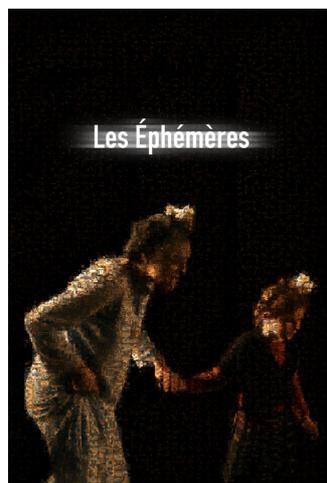
« Les Atrides » (1990-1993)



confiance », disait-elle alors.

Après *L'Indiade* et quelques soucis financiers, le Théâtre du Soleil attendra deux longues années avant de proposer son nouveau spectacle, sous forme de « retour à la source des sources », pour Ariane Mnouchkine : les Grecs. Avec une tétralogie : *Iphigénie à Aulis* d'Euripide (1990) et *L'Orestie* d'Eschyle – *Agamemnon* (1990), *Les Choéphores* (1991) et *Les Euménides* (1992). « *Monter les Grecs aujourd'hui, c'est un peu prendre parti contre le vide et la bêtise. On devient vite prétentieux à le dire, mais finalement, c'est une attitude très sévère, ce n'est pas de la flatterie. C'est montrer au public que l'on sait qu'il veut plus* », justifiait à l'époque dans *Le Monde* la metteuse en scène. Pour chacun des spectacles, le même décor d'arène grecque où les personnages de tragédie, piégés par un destin implacable, tels des « toros », « mènent jusqu'au bout de la violence un combat sans espoir », décrivait Colette Godard. « *C'est beau. D'une beauté qui frappe comme l'évidence du ciel ou de la nuit* », jugeait la critique. Chaque spectacle a une durée « normale », de 2 heures, relevait en 1990 Ariane Mnouchkine dans *Le Monde*. Soit 8 heures en tout, « *une journée complète* ». « *On me reproche souvent de faire des spectacles longs. Les spectateurs ne s'en plaignent pas. Ils sont prévenus, et nous leur faisons*

« Les Ephémères » (2006)



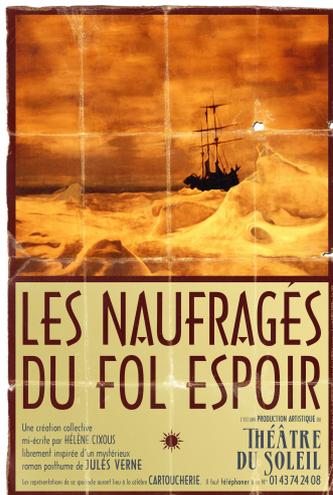
sur scène, d'autres partageaient une véritable omelette, on passait du vinaigre sur les coups de soleil des enfants, d'ailleurs très nombreux sur scène.

Avec *Les Ephémères*, Ariane Mnouchkine opérait un grand tournant de l'histoire universelle vers l'intime, des grandes épopées vers la petite histoire, avec un spectacle construit à partir de moments vécus par les comédiens ou elle-même. Ce grand voyage au cœur des relations humaines avait triomphé à la Cartoucherie à l'hiver 2006, avant d'être repris à Avignon en juillet 2007, de partir en tournée mondiale, pour enfin revenir à la Cartoucherie en février 2008. « *Je pense que le théâtre n'a rien à gagner à être abstrait, confiait au Monde la metteur en scène lors de son passage à Avignon.*

Quand des acteurs et un public se rassemblent, s'il n'y a pas un peu d'émotion, un échange, à quoi bon être là ? »

Le spectacle se déclinait en deux versions – chacune composée de plusieurs épisodes s'entremêlant pour tisser un vaste réseau – visibles séparément ou d'affilée (soit 8 h 30, avec entracte et pauses-repas). Sur scène, les décors allaient et venaient sur des plateaux mobiles, mus par des acteurs. Autant de « petits mondes » des souvenirs, des joies et des chagrins qui font une vie, dont certains, tournants, se muaient tour à tour en chambres, jardin, cabanon de plage, cuisines... Une mère préparait d'ailleurs de vraies coquillettes

« Les Naufragés du fol espoir » (2010)



Un spectacle populaire, joyeux et combatif qui tranchait avec la morosité ambiante. Voilà la nouvelle aventure que proposait Ariane Mnouchkine en 2010 avec *Les Naufragés du fol espoir*, adapté d'*En Magellanie*, une œuvre méconnue de Jules Verne. Ce roman posthume de l'auteur de *Vingt Mille Lieues sous les mers*, terminé et publié par son fils en 1909 sous le titre *Les Naufragés du Jonathan*, « *était exactement la fable qu'il nous fallait pour travailler sur un certain sentiment du présent : ce désenchantement prophétique qui semble devenu le seul horizon* », confiait alors la metteuse en scène au *Monde*. Elle conte l'histoire de migrants (ouvriers, artisans, entrepreneurs, intellectuels...) en partance pour l'Afrique, qui échouent sur une île. Au programme de cette création collective vivifiante : « *de l'aventure, de l'inconnu, du danger, de l'amour* ».